

lants, ce manteau, qui avait vingt-deux aunes de circonférence, pesait quatre-vingt livres. Quoique constamment soutenu par cinq grands dignitaires, cette espèce de chlamyde écrasait l'empereur par son poids. Ces préliminaires achevés, on se dirigea vers la cathédrale. Au moment où le cortège parut sous le portail, un cri étourdissant de *vive l'empereur !* fut poussé d'un même élan et avec un ensemble tel, qu'on eût dit d'une explosion : les vitraux de l'église en frémissèrent, les murs en furent comme ébranlés.

Lorsque le cortège fut arrivé à moitié chemin du portail et du chœur de l'église, le pape descendit de son dais : tout le clergé métropolitain le précédait, conduit par M. de Pradt.

Sa Sainteté, suivie des cardinaux en robe rouge et en bas violets, vint au-devant de Leurs Saintetés, et les accompagna processionnellement jusqu'à leurs fauteuils, devant lesquels étaient des prie-Dieu placés à l'entrée du chœur. Là, tout le cortège fit une pause. Leurs Majestés s'agenouillèrent, et on chanta le *Veni Creator* ; ensuite, le saint-père s'étant à son tour agenouillé, prononça une courte prière, se releva, et retourna s'asseoir, sous son dais, à gauche de l'autel. Le cortège, ayant rétrogradé, arriva au grand trône, où Leurs Majestés restèrent. Alors chacun occupa la place indiquée par le cérémonial, et, le pape s'étant approché de l'autel, l'office commença.

(A CONTINUER.)



LA PEAU DU LION.

(SUITE.)



N ce moment, un homme que la Providence semblait amener là tout exprès pour empêcher ce rapt odieux, Raoul Tonayrion en personne, sortit du taillis et accourut, fier comme le dieu Mars. Quoiqu'il fut sans armes, et qu'outre leurs bâtons les brigands, à sa vue, eussent tiré des poignards, il se jeta sur eux avec une admirable furie, arracha le gourdin du premier qui lui tomba sous la main, et seul contre trois engagea une lutte que l'inégalité rendait héroïque. Pendant quelques instans la forêt retentit du cliquetis des bâtons qui s'entrechoquaient, frappaient, se relevaient, retombaient, roués de coup en apparence, commencèrent à reculer devant leur terrible adversaire ; puis, leur retraite se changea en déroute, et ils lâchèrent pied honteusement en rengainant leurs poignards.

Après les avoir un instant poursuivis, Tonayrion revint près de Mme Caussade, qui, pendant le combat, était demeurée sans mouvement, sans voix et presque sans haleine.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il en s'essuyant le front par un geste fort noble ; ces misérables ne reviendront pas, c'est moi qui vous le jure. Si vous n'étiez pas là, je les aurais châtiés un peu plus vertement. Mais cette scène vous a effrayée ; vous êtes pâle et tremblante ; souffrez que je vous ramène chez vous.

Estelle accepta machinalement le bras de Raoul, qui reprit d'un air d'exaltation :

— Ah ! ce jour est le plus beau de ma vie ! Il y a si longtemps que je brûle du désir d'affronter un péril qui vous prouve mon amour ! Non que je fasse à ces brigands l'honneur de

les compter pour un danger sérieux ! Pourquoi n'étaient-ils que trois ? pourquoi n'avaient-ils que des bâtons et des poignards ? que n'ai-je été blessé, tué sous vos yeux ? Peut-être alors regretteriez-vous de m'avoir si cruellement traité l'autre jour !

Le courage de Tonayrion venait d'éclater d'une manière si manifeste que Mme Caussade fut forcée de reconnaître qu'elle avait été injuste à son égard. Offensée, d'ailleurs, de l'implicable conduite de Servian, elle sentit que le meilleur moyen de le punir était de recevoir en grâce son rival. Sous l'influence d'un secret courroux, elle établit entre ses deux amans un parallèle qui, selon l'usage, tourna au désavantage de l'absent. Auprès de trois brigands vaincus, quoique armés jusqu'aux dents, quel exploit vulgaire, en effet, qu'un loup étranglé ! Servian manquait au rendez-vous, Tonayrion redevint un héros comme devant.

— Vous m'avez sauvé la vie ! lui dit-elle en s'appuyant sur son bras avec un abandon où le penchant avait moins de part que de dépit.

— Madame, répondit Raoul du ton le plus pathétique, après un pareil mot, c'est ma vie qu'il faut prendre si vous ne me permettez pas de vous la consacrer !

— Je donnerais tout au monde, se dit Estelle, pour qu'il nous vit en ce moment. Et, sur cette réflexion charitable, elle mit dans sa démarche un redoublement de coquetterie propre à désespérer, en cas de rencontre, le cœur de son ancien amant.

Il, c'est-à-dire Servian, était beaucoup plus près que ne le croyait Mme Caussade. Il était arrivé à l'entrée de la clairière au moment où finissait le combat. En voyant revenir Tonayrion près d'Estelle, pour qui le danger n'existait plus, il se mit à la poursuite des malfaiteurs, et comme ils fuyaient dans des directions différentes, il s'attacha aux pas de celui dont il se trouvait le plus rapproché. Le voleur courait bien, mais Servian courait mieux. Sur le point d'être atteint, le premier se retourna tout à coup, et levant son gourdin :